

air particulièrement dégagé qui, chez les gens habiles, indique une contrariété ou une gêne dissimulées.

—Ma chère amie, dit-il à sa femme, j'ai quelqu'un à vous présenter.

Et comme Simone se levait pour sortir :

—Oh ! ne t'en va pas. C'est quelqu'un qui vient pour toi surtout, et que tu ne peux guère refuser de voir.

Qui donc pouvait venir pour elle, s'imposer à elle ? Elle ne se donnait même pas la peine de chercher à deviner.

—Simone, c'est Thomas Erlington ! ajouta son père.

Thomas ! depuis bien longtemps elle n'avait plus pensé à lui. Pourtant, il avait été très bon. Plusieurs fois, il avait écrit à son père, à elle aussi... toujours la même chose... qu'il ne pouvait rien dire encore... mais qu'il continuait à chercher, à espérer...

Est-ce qu'il savait à présent?... est-ce qu'il lui apprendrait, mon Dieu ! ce qu'elle avait tant redouté d'entendre ?...

Non. Dès les premiers mots il eut soin de dissiper ce doute. Ses affaires ou son plaisir personnels l'attiraient seuls à Paris, sa seconde patrie comme il disait, et, assez naturellement, il venait faire sa visite à l'hôtel d'Avron.

Il était là, souriant, amical, gardant, même en ce milieu d'un parisianisme raffiné, cette distinction, cette supériorité natives, apanage de l'élite sociale de tous pays et dont une pointe d'exotisme, ne peut qu'accroître le prestige. Et, avec cela, si simple, si naturel, si jeune, doué encore de cette naïveté introuvable chez nos blasés.

C'est par cela tout de suite qu'il plut à Mme d'Avron, comme en Angleterre il avait plu à M. d'Avron, dès le premier abord. Pour Simone, jamais elle ne s'était trouvée à même de le juger. Quand elle l'avait connu à Erlington, elle était affolée, ne voyant qu'à travers son délire. A présent encore, elle ne parvenait à faire sur lui qu'une remarque : comme il ressemblait à un autre !

Ses mouvements, son allure, faisaient surgir une silhouette effacée ; une voix éteinte résonnait de nouveau par sa voix. Simone reconnaissait ce même accent léger, presque insaisissable, qui avait une douceur, cette même correction de langage, avec, par-ci par-là, une locution inattendue, la traduction pittoresque d'une idée ou d'un mot empruntés au génie d'une autre langue, et c'était pour elle un invincible besoin, en même temps qu'un effort affreux, de s'appliquer à reconstituer ainsi ce que sa mémoire seule n'aurait pu lui représenter, en même temps que Thomas, de revoir Erlington, les jours terribles, la nuit funèbre, de ranimer encore au fond de son cœur les luttes qu'elle avait crues finies.

Quand, après un quart d'heure de causerie banale, il prit congé, elle éprouva un soulagement et un déchirement : le désir et la crainte de ne jamais le revoir.

—Vous nous quittez déjà ! s'écria M. d'Avron, qui se rappelait, en retrouvant Thomas, leur chaude amitié, tombée peu à peu en oubli.

—Je reviendrai, si vous le permettez, bientôt.

Thomas avait tourné les yeux vers Simone. Elle eut alors l'intuition qu'il partait impatienté, déçu, ayant manqué un but, remettant à un autre jour une chose qu'il n'avait pu faire, et elle demanda anxieusement :

—Quand reviendrez-vous ?

—Venez donc dîner ce soir, reprit bonnement M. d'Avron. Agissons sans cérémonie... en famille...

Thomas opposa tout juste la résistance convenable, et, en franchissant le seuil hospitalier :

—Je viendrai, dit-il. Peut-être même arriverai-je de bonne heure.

Simone crut encore qu'il s'adressait à elle, qu'il lui fixait une sorte de rendez-vous. Or, ils ne pouvaient avoir qu'un seul intérêt commun. Il savait donc !... Pourtant, si un malheur fût arrivé, lui qui aimait Richard comme un frère, n'aurait pu affecter cette indifférence.

Chacun s'en était allé aux occupations, toujours pressantes, d'une journée de Paris, et le temps était si beau, les attractions au dehors étaient si nombreuses, que Simone fut seule à l'hôtel pour recevoir Thomas qui arriva une bonne demi-heure avant le dîner.

Ils avaient jadis partagé ensemble trop d'émotions intimes pour qu'entre eux une certaine cordialité ne fût pas de mise, et sitôt Thomas installé en face d'elle, dans le grand fauteuil, au coin de la cheminée, la jeune femme commença :

—Monsieur Erlington... vous savez quelque chose que vous ne m'avez pas dit, que vous allez me dire...

Thomas hésita, et comme elle le pressait :

—J'ignore l'art du mensonge, madame, avoua-t-il enfin. Eh bien ! oui, j'ai eu des nouvelles de Richard.

—Il vit ? dit-elle, devenant tellement pâle que Thomas craignit de la voir se trouver mal.

—Mais, certainement, reprit-il à la hâte. Était-ce donc là l'inquiétude que vous aviez et qui vous fait tant de mal ?

Sous la douceur de sa compassion perceait à peine une légère ironie, et il continua :

—En vous voyant ce matin si tourmentée, si malheureuse, je n'ai pas eu le courage de garder plus longtemps le silence qui m'est imposé. C'est manquer à ma résolution, peut-être à mon devoir, mais tout autre à ma place en ferait autant.

Elle trouva qu'il était bon, très bon. Personne ne lui avait fait encore autant de bien ; dans l'ardeur de sa reconnaissance, elle lui tendit sa main qu'il serra affectueusement. Puis, malgré tout, reprise par son idée fixe, à voix basse, elle demanda encore :

—Êtes-vous bien sûr !... l'avez-vous vu ?...

Il sourit.

—Je ne l'ai pas vu, mais j'ai reçu une lettre de lui.

Elle poussa un soupir profond. Une torture s'apaisait, un poids énorme se soulevait de dessus son cœur. Mais déjà, à cette inquiétude mortelle, une inquiétude d'un autre ordre succédait, que cette fois elle n'osait formuler.

Thomas Erlington devina.

—Pour tout vous dire, ajouta-t-il, l'état de l'esprit de Richard n'est pas aussi satisfaisant que celui de sa santé... et il ne paraît guère songer à revenir, hélas !

La compassion de cet "hélas !" était de pure forme, et, achevant de rassurer la jeune femme, Thomas poursuivit :

—Que voulez-vous, madame ! ce qui, chez un autre, serait incompréhensible, ne peut étonner chez Richard. En dépit de ses éminentes qualités, sa mère qui l'idolâtrait, le monde qui adore les puissants, les riches, ont fait de lui un enfant gâté, incapable de supporter une résistance, de se résigner à une épreuve. Vous l'avez vu se retrancher de la société plutôt que d'y paraître humilié, abaissé en quelque chose. Aujourd'hui, c'est son bonheur qu'il veut sacrifier à son maudit orgueil. Sa folie est grande, mais j'espère que le temps et la réflexion en viendront à bout.

Cette espérance était émise sans grande conviction. Simone questionna encore :

—Où est-il ?

—Cela, madame, même à moi, il ne le dit pas. Il craint évidemment qu'on ne cherche à le rejoindre, et ne me donne que les indications nécessaires pour lui faire parvenir une lettre par des voies détournées.

Thomas s'interrompit en voyant entrer Mme d'Avron, suivi bientôt de son mari, et Simone apprécia les motifs qui lui avaient tantôt fait garder le silence. Malgré l'adoucissement des formes courtoises, elle l'avait compris : elle était abandonnée pour toujours, et, sans son aveu, Thomas, dans sa délicatesse de galant homme, craignait de livrer, même à des parents, une confidence pénible.

Pénible... pour sa fierté seulement. Si, jusque-là, elle avait pardonné à Richard, c'était comme à un mort. Il vivait. Elle ne pouvait l'aimer. Que désirer, pour apaiser à la fois ses craintes et ses scrupules, sinon de le savoir très heureux, très méchant et très éloigné ? C'était justement le programme qui se réalisait. Tout est relatif, et elle devait donc se trouver satisfaite.

Madeleine arriva, puis Georges et ensuite Osmin qui était, par hasard, invité ce soir-là.

Sa présence ne fut pas gênante. Thomas Erlington, qui avait, paraît-il, des affaires embarrassées, sembla même charmé de cette utile rencontre, et il fit beaucoup de frais pour l'avoué, comme pour tout le monde. A Georges, il raconta une mirobolante histoire de voyage ; il apprit un jeu anglais à Madeleine, qui ne voulait plus aller se coucher.

—Charmant garçon que ce Thomas Erlington ! dit M. d'Avron, venant de reconduire son hôte.

—Tout à fait, affirma Osmin, qui décrochait son paletot d'une patère du vestibule. Et ce charmant garçon a apporté des nouvelles qui ont rendu un peu d'appétit à ta fille, et qu'en ce moment elle se hâte de raconter à sa mère.

M. d'Avron rentra précipitamment au salon, pour trouver Simone très calme, tandis que Mme d'Avron, les yeux humides, répétait :

—Il ne veut plus revenir... mais c'est désolant !...

—Ma foi ! s'écria M. d'Avron, en qui une âme de beau-père s'était lentement endurcie, savons-nous, après tout, si, pour le bonheur de cette pauvre enfant, nous devons tant souhaiter qu'il revienne ?

X

Moins que jamais, à présent, Simone parlait de Richard.

Avant le départ de Thomas, elle avait eu encore avec lui une franche explication, et, à ses yeux, bien des choses confuses finissaient par se démêler. Elle saisissait la trame de l'intrigue où elle s'était trouvée enveloppée, et, à travers les illusions fraternelles de Thomas, le caractère de Richard lui apparaissait, singulier, mais rationnel, avec tous les emportements et toutes les faiblesses d'un indomptable orgueil. Son amour n'avait été qu'une fantaisie violente excitée, provoquée peut-être par la complaisance maternelle, et qui,